

Sandra Lucbert
Mobiles

roman

rentrée littéraire



« Tu crois que
je suis en train
de rater ma vie? »

Extrait de la publication

Mobiles

*Sandra
Lucbert*



« Tu crois que je suis en train de rater ma vie ? » C'est ce que se demandent Méta, Raphaël, Pauline et les autres. Ils ont 25 ou 30 ans. Ils entrent dans la vie active. Mais leur parcours ou leur formation leur ont imposé des exigences dont, ils le découvrent, la société n'a que faire. Ils ne savent ni comment s'adapter ni comment se révolter. Tout leur est ouvert, et pourtant tout leur est fermé.

Comment se situer dans ce monde où les chemins paraissent brouillés et où le quotidien ressemble à une course d'obstacles ? C'est la question qui est au cœur de ce roman à sept voix, où les trajectoires se combinent dans des situations parfois absurdes jusqu'au burlesque.

Sandra Lucbert a 31 ans et vit à Paris. Mobiles est son premier roman.

Flammarion

Mobiles

Sandra Lucbert

Mobiles

roman

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1048-3

À Jean-Daniel Reynaud

« Rien n'est bon ni utile qu'il ne soit en sa place. »

Duc de Saint-Simon,
« Considérations sur le bon gouvernement »,
Mémoires, 1715

« Il faut vivre au milieu de l'incompréhensible,
et cela aussi est détestable. »

Joseph Conrad,
Au cœur des ténèbres, 1902

PREMIÈRE PARTIE

(Septembre-janvier)

I

À CHACUN SA PLACE ?

Septembre

1. Méta. Depuis la station Gambetta

Sur le plan RATP du Val-d'Oise, une dernière fois, elle suit du doigt l'itinéraire. Quatre temps : métro ligne 3 de Gambetta à Réaumur, métro ligne 4 de Réaumur à Gare du Nord, RER D de Gare du Nord à Sarcelles, de Sarcelles gare à la station du lycée, le bus 137. 137 ?

Durée approximative du trajet, une heure quarante-cinq.

Ce 2 septembre, à six heures, il fait encore jour.

Le plan est déplié sur la table de la cuisine. À côté Raphaël dort, insoucieux de ce qui fermente dans son esprit.

Vous écoutez France Inter, il est six heures ; le journal d'Alice Sonon :

Bonjour à tous. Aujourd'hui, c'est la rentrée des personnels de l'Éducation. Une journée marquée par de fortes tensions, les syndicats ayant choisi de faire entendre leur colère et leur inquiétude quant à la recrudescence des violences subies par de jeunes enseignants l'année dernière, essentiellement en banlieue parisienne.

À quoi ressembleront ses élèves ? À défaut de représentations, avec ce lycée qui s'appelle Michelet, elle se récite machinalement des phrases du *Tableau de la*

France. Des formules spectrales adhèrent à son inquiétude. « Rien de sinistre et de terrible » comme cette banlieue que sa réputation précède, à « la limite extrême, la proie, la proue de l'Ancien Monde ». Le reportage à la radio vient de rappeler qu'un professeur avait été poignardé pas loin de là où on l'envoie.

Il est six heures douze minutes sur France Inter, la météo, avec Joël Collado !

Carillons. Elle se demande comment s'écrit ce nom ; « Collado » ? Depuis des années qu'elle l'entend, lui connaît-elle seulement une orthographe ? Il se déplace, abstrait, aux côtés des anticyclones. Il pleut. Encore un mélo sans spectateur, cette transhumance vers la banlieue à six heures du matin. Sortie de la cuisine sur la pointe des pieds, elle fait un peu de bruit en prenant son imperméable dans la penderie. Raphaël grogne, ses boucles sortent des draps :

— Tu me signifies ta discrétion, c'est ça ? Il est quelle heure ?

— Six heures et demie, rendors-toi, je prenais juste mon manteau.

Elle débouche dans le métro, station Gambetta, les cheveux dégouttant d'eau, visage chiffonné d'avoir essuyé l'averse. Son jean trop long est mouillé jusqu'aux genoux. Ce jean, sa mère l'appelle « la serpillière », et, de fait, en ce moment elle balaie les quais du métro, songeant aux miasmes qui s'accrochent à ses basques. Sueur et gadoue mêlées dans la cohue du wagon. Avec la foule, elle dévale les escaliers de la station Réaumur. L'espace et les gens comme dans un jeu vidéo. Deux obstacles à droite – vitesse motrice alarmante ; suivre l'homme d'affaires qui renverse tout sur son passage, sillon linéaire. Elle lui

emboîte le pas. In extremis, ils bondissent dans une rame de la ligne 4 sonnante déjà son départ. À Gare du Nord, elle ne décide plus de son mouvement, c'est le flux qui la meut vers le RER. On avance au millimètre, à toute allure pourtant – un accéléré de piétinement. Un mécanisme remonté chaque matin, empêché, qui tressaute. Ça syncope ferme dans les couloirs insalubres. Un homme à mallette, précis et mitraillé, un grand Noir longiligne en contrepoint, ses enjambées vastes qui le portent plus souple. Malgré les rames qui claquent et sifflent, le ralentissement du troupeau, l'épaisseur de tension, un jeune homme absolument beau qui se faufile sans peine entre les gens, dans l'ascension des séries d'escaliers. Soulevée par le nombre, elle entre dans le Léviathan : le RER C. Ventousés, les costumes, le nylon, les parapluies trempés s'agglutinent. À chaque arrêt, les mouvements de foule font entrer l'air chargé d'urine. Une puanteur mythologique. Les quarts d'heure collent.

Enfin dehors, le vent et les pots d'échappement l'accueillent en gare de Sarcelles. Du gris à trois cent soixante degrés. Ciel bas, tours identiques, du bitume sous les pieds. Il bruine. Des bus passent. Ville déserte, artère sans vie, livrée aux véhicules. Elle avance solitaire, serrant contre elle son imper. Elle cherche l'arrêt du 137, bizarrement épuisée par ce trajet. Pluie et bourrasques, ses cheveux s'entortillent. Vingt minutes seule, debout sous l'abri. Elle vérifie à intervalles réguliers qu'il s'agit du bon numéro. Ce bus existe-t-il vraiment ? Pas sûr.

Il arrive pourtant, fantomatique, presque vide. Par la vitre, elle observe les parages désolés. Des grues tournent au milieu des terrains vagues. Les arrêts se succèdent, surgissant de nulle part. Parfois, quelqu'un descend, mystérieusement

appelé dans un espace nu. Le bus s'est vidé lorsque arrive la station Lycée Michelet.

Elle descend, elle voit le lycée, elle s'avance. A l'horizon du parvis de gravier, elle contemple le prodigieux entassement. Édifice de béton, amalgame de blocs rouges et bleus qui s'encastrent dans la disgrâce. Les établissements scolaires, ces chantiers réservés aux cas désespérés de l'architecture – un formidable goût pour le gigantisme et le laid. Un effondrement si lent qu'il passerait inaperçu, contrairement aux couleurs de l'édifice. Ils doivent avoir un cahier des charges, ces architectes : construire des lieux où tout dysfonctionne.

Méta fait face au monstre. Le long des marronniers qu'un vent sinistre anime, elle marche à grands pas en frémissant comme eux. Et ses cheveux tournoient, son manteau se déploie, chaque fois que le vent s'y engouffre en passant. Tout autour il fait gris, et Méta marche seule. Elle entre peu à peu dans l'ombre du colosse. L'altière apparition la regarde venir, elle est lustrée de pluie et son béton scintille. De près, l'édifice grimace, fenêtres de guingois. Une sorte de difformité grandiose s'en dégage. Elle perçoit un murmure sourd, des voix et des larsens, des chaises que l'on traîne, une fièvre qui grandit. Quelque chose comme la rumeur qui précède un combat.

Elle passe le porche. Pas alourdis par ses guêtres de boue, ses bottes claquent sur le lino violacé. Épars dans les couloirs, des groupes en discussion pivotent vers ses pas. Au milieu d'eux elle va sans les voir, voilée par son imaginaire. Les secondes s'étirent et dévident son récit.

— VOUS CHERCHEZ QUELQUE CHOSE, MADEMOISELLE ?

Elle se retourne. L'homme à l'origine du cri la pousse dans un bureau. Le secrétariat du proviseur.

Une conversation bat son plein entre la secrétaire en chef, assise derrière ses dossiers, et les membres du personnel administratif, debout avec leurs cafés. La secrétaire du proviseur est survoltée : c'est que son ado a une gastro, une veille de rentrée, pensez, leur explique-t-elle ; à la maison, ça fait un drame. Pauvre gosse, à un âge où on se camoufle dans ses vêtements et ses cheveux sales ; là, ses intestins la lui font à l'envers, et il est bien content que sa maman soit là. Ses collègues semblent électrisés par ce récit, leurs mugs tremblent. Le franc-parler de leur supérieure les appelle sur le pont. Une accalmie survient, on a senti sa présence. Oui, c'est pour quoi ?

— Bonjour, seriez-vous la responsable des... affaires administratives ?

— Vous vous appelez ?

— Méta Laszlo.

— C'est votre vrai nom ?

— Non, c'est mon pseudonyme pédagogique. Je suis ici incognito.

— C'est de quelle origine ?

— Hongroise.

— Balkans ou pas, je ne vous trouve pas, mademoiselle. À moins que vous ne soyez sur les listes suppléantes. Oui, vooiilà ! TZR lettres modernes ? Rattachement administratif ?

— Je ne sais pas... TZR ?

— Titulaire sur zone de remplacement. C'est bien ce que vous êtes ?

— Je... sans doute : je suis remplaçante.

— Parfait, je vous fais signer le procès-verbal d'installation. Avez-vous un RIB, un relevé d'identité bancaire, j'explicité les sigles car vous me semblez un peu perdue ? Non ? Alors, il faut le ramener avant mercredi si vous

voulez être payée ce mois-ci. C'est la procédure. À demain. Au fait, nous n'avons pas besoin de vous, pour l'instant. Pas d'absence. Enfin, il y a bien un prof de physique qui manque, mais je suppose que vous allez rechigner, aussi n'en parlons plus. N'oubliez pas pour autant rester là à vous tourner les pouces, mademoiselle... Laszlo. Agrégée ou pas. Les remplaçants inemployés, il est d'usage de leur confier le rangement du CDI : le Centre de Documentation et d'Information.

*J'ai bu trop d'amertumes. J'ai avalé trop de fléaux,
trop de vipères et trop de rois.*

Décidément, Michelet convient bien.

La secrétaire du proviseur l'évacue vers la réunion de rentrée. Méta traverse des halls caducs jusqu'au réfectoire. La salle est pleine de profs, à en croire leurs mallettes. Bavardages tentaculaires, elle s'assied dans un coin. Et la voici plus lasse qu'eût-elle eu mille ans d'âge. L'emballage formidable de tous ces gens l'épuise. Une demi-heure s'écoule. Autour d'elle, les chaises se remplissent. Sclérose de son corps dans les vêtements mouillés. Elle gèle. D'autant plus longue l'attente, d'autant plus grand l'ennui ; ainsi qu'une fièvre l'éreintement grandit. Enfin, le proviseur et ses adjoints s'installent. Ils parlent, mais le micro ne marche pas. Essais sonores. Les conversations reprennent dans la salle. Méta a l'impression de se gondoler, sous le petit rayon de soleil qui lui tombe dessus ; elle sèche en pointillé. Son voisin note sa liste de courses, sa voisine écrit un texto. Néant. Treize heures. Debout depuis six heures. Elle songe à partir. Le discours commence. Personne n'écoute.

Une heure passe.

Sort le directeur, entre l'intendant. Silence de mort. C'est que de lui dépend toute la vie pratique de l'établissement.

La pluie pianote sur les vitres, les chaises grincent. Nul n'ose se racler la gorge de peur d'attirer l'attention. Le contenu professoral de la salle adhère aux chaises plastifiées, suant de peur et de secret plaisir. Quotas de photocopies, contrôle des trousseaux de clefs, qualité des rétroprojecteurs. Quinze heures arrivent. Ils peuvent partir.

Nonobstant ses tentatives d'évitement – sa course à la sortie du lycée, son vol plané jusqu'au 137 –, ce prof de philo lui parle dans le RER. Spécialiste de Lyotard. Elle l'avait entendu sur France Culture, une fois. Plus de postes à la fac, bloqué dans le secondaire. Il n'a plus de cheveux, il parle tout seul, il est corrodé par l'empêchement. Otage de sa plainte, Méta l'écoute et se dévide intérieurement. De lui jaillit, circonstancié, le détail des vexations que le proviseur lui fait subir. Dix ans de doléances entremêlées de citations d'Adorno. Le jour de la rentrée, il a déjà coulé. Althusser à présent. Haletant de désespoir, il tremble, il menace, il défie le système. Ce n'est plus un enseignant, ce n'est plus un philosophe, ce n'est plus un homme, c'est un étrange crachotement. Son avenir projeté sur la banquette tachée. Un quelque part en elle qui serait son futur.

Ne pas finir comme ça.

*

— Je ne peux pas devenir comme eux.

— Tu as absolument raison, Raphaël, il faut que tu quittes ce travail, ça va te mettre à bout. Tu ne trouves pas, Méta ? lui demande Assia en attrapant un briquet sur la table basse.

Assia est assise face à elle, dans l'unique pièce de l'appartement où Méta vit avec Raphaël. Il est dix-huit

heures, lumière du soir aux murs blancs. L'imperméable et le jean humides sont suspendus à la bibliothèque. Raphaël vient de rentrer, il s'exalte. Toujours, lorsque Assia est là. De longs cheveux noirs qui brillent, un crayon sur chaque œil, un blouson en cuir fauve acheté aux puces de Londres, des bottes longues, usées. Hauts talons. Comédienne. Un visage possible de l'indépendance.

Soudain il s'avise des hardes qui sèchent.

— Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie, Méta ?

— Le non au K-way.

— Pardon, mais quitte à être prof dans une zone industrielle à deux heures de trajet, autant porter des vêtements pratiques : chaussures de montagne, polaire, sac à dos...

— Ils sont comment les autres profs, Méta ? demande Assia.

— Assia, tu restes dîner ? interrompt Raphaël.

— Non, je dois retourner travailler, on commence dimanche les répétitions de *Marat-Sade*. Je faisais juste une pause. Ça fait du bien d'écouter quand on passe ses journées à dire son texte en boucle.

— Tant pis pour toi.

— Ne l'écoute pas, il nuit dangereusement à la santé. Je t'accompagne.

Lorsque Méta revient dans la pièce, Raphaël écoute le journal du soir ; presque le même que celui qu'elle a entendu ce matin, note-t-elle. Elle s'assied sur l'accoudoir du fauteuil.

« Nous avons la situation bien en main, a déclaré le ministre de l'Éducation en réponse aux accusations des syndicats enseignants. Les banlieues ne seront plus laissées pour compte, des moyens ont été débloqués ; les enseignants

retrouveront la joie de transmettre, et les élèves celle d'apprendre. »

Une déclaration considérée comme « de la poudre aux yeux » par Jean Paçeau, représentant des Forces vives pour l'École.

C'était Alban Demière, pour France Inter.

Quelles issues pour ressouder la société française ? La question est sur toutes les lèvres. Devant le constat d'échec du pôle éducatif, les lieux de vie alternatifs sont de plus en plus présentés comme des laboratoires où s'inventerait une société différente, et c'est au mouvement de légitimation des squats que profite la déconfiture de la formation citoyenne traditionnelle. Le reportage de Guillaume Taile, qui s'est rendu au squat Orchamp, où commence ce soir un festival de musique électronique.

— C'est le squat de ton frère, Orchamp, non ? demande Raphaël.

— Oui. C'est fou ce qu'il a réussi à faire... Tu crois que je suis en train de rater ma vie ?

— On a ce qu'on mérite.

2. Mathias et Émeric. Dans la cour du squat

— *Mathias Laszlo, bonjour. C'est vous qui êtes à l'origine de la fondation du squat de la rue Orchamp, il y a un an et demi ?*

— *En fait nous étions trois au départ, des amis de lycée : Émeric Antenac, Andreï Hétemble et moi. Mais aujourd'hui nous sommes une trentaine à vivre ici, c'est ce qui importe ; c'est le groupe qui fait le squat. La fondation n'est qu'une impulsion.*

— *Une trentaine d'artistes ?*

— *Non, Orchamp n'est pas uniquement un squat d'art. Il n'y a que dix « artistes » à proprement parler. Pour le reste, c'est un lieu de passage. C'est aussi un squat...*

— *... Tout court ?*

— *Voilà. Un mode clandestin d'occupation du sol, une habitation irrégulière.*

— *Pourquoi ici ?*

— *Le 76 de la rue Orchamp collait parfaitement à l'image qu'on se faisait de notre projet collectif. D'abord, il était à l'abandon depuis longtemps, comme le gâchis caractéristique du système que nous refusions. Il représentait un blanc dans l'espace urbain, mobilisable pour devenir un lieu de rencontres, de création, de logement hors les*

clous ; une agora, en somme. Et puis, comme vous pouvez vous en rendre compte, c'est un lieu incroyable.

— Oui, je précise pour les auditeurs que nous sommes assis sous une tonnelle, au milieu d'une cour pavée, à côté d'un lilas. Les murs de la cour sont recouverts de fresques. Face à nous, deux bâtiments de trois étages... Il doit y avoir, allons, cent cinquante mètres carrés ? Plus les caves, où se trouvent les salles de concert ? On se croirait dans une grande bâtisse de campagne.

— En fait c'est tout à fait ça. L'ensemble était une ferme au XIX^e. Dans les années vingt, le 76 est devenu un restaurant et le 78 un bar. Quand nous avons commencé le nettoyage, une voisine très âgée est venue nous raconter comment elle venait chercher le lait ici, petite.

— Une anecdote qui se fait rare à Paris. Et aujourd'hui, toute cette activité... Les auditeurs ne voient pas cela, mais nous sommes environnés de sculptures, on entend les échos des balances, les spectateurs des concerts commencent à arriver, car ils peuvent rester ici jusqu'au soir... On est gagné par l'enthousiasme devant un tel espace de vie. La création imprègne ces murs. Comment une telle manifestation s'organise-t-elle ?

— C'est la deuxième année et, du point de vue de l'organisation, le festival Electrocut est parti de la bonne volonté des squatteurs permanents, c'est-à-dire de six personnes ; les trois fondateurs et ceux qui se sont installés ici dans les premiers temps. Nous avons chacun donné vingt euros pour le fonds de roulement et nous nous sommes répartis les tâches d'organisation, pour un festival qui dure trois jours. Il est gratuit, l'alcool est à prix libre.

— Les groupes qui passent, on peut les qualifier d'avant-garde de la musique électronique ? Comment les avez-vous faits venir ? Vous êtes vous-même musicien ?

— *Je ne sais pas s'ils sont d'« avant-garde », on ne se pose pas exactement la question comme ça. Oui, je suis musicien, mais pas de leur envergure. Quant à eux, ils sont venus par conviction. C'est le principe du festival : il fonctionne sur l'investissement des énergies, hors financements de l'État. C'est une dynamique. Par effet d'entraînement, avec le monde qui passe ici lors du festival, on fait aussi connaître Orchamp comme lieu de création et d'exposition indépendant du circuit officiel des galeristes et des investissements publics.*

Émeric éteint le poste en sifflant. Mathias et lui sont assis exactement à l'endroit où a eu lieu l'interview.

— Quel entretien criant de vérité, Mathias : un pavé dans la mare.

— Arrête. Tu sais très bien qu'étant donnée la situation, l'attraction médiatique est la seule chose sur laquelle on peut jouer. Je n'allais pas sortir le linge sale. Et puis le squat est aussi cette réussite : il s'y passe des choses, artistiquement parlant. Seulement c'est une réussite partielle et temporaire, voilà tout.

— Partielle, temporaire et très coûteuse pour nous.

Émeric est recru de fatigue. Eux, la bande des six permanents, ils ont travaillé nuit et jour pour que le festival puisse exister à nouveau cette année. Et maintenant ils le tiennent à bout de bras, astreints à tout gérer pendant les deux journées restantes, pour assurer les roulements entre les groupes, l'évacuation des bouteilles vides, l'approvisionnement et le nettoyage.

— Pour tout dire, j'ai l'impression que les problèmes sont proportionnels à la popularité du squat.

Mathias ne répond rien. Il y a beaucoup trop de monde qui passe. Bien sûr, le squat est aussi un collectif

de mal-logés, c'est le principe. Et les visiteurs apportent des choses. Mais ils consomment le lieu comme si un service d'entretien s'occupait de tout nettoyer derrière. C'est devenu intolérable. Ce festival a tout d'un point de non-retour, en ce qui le concerne.

— Je propose qu'on refasse une interview vérité, Mathias.

— D'accord. Tu veux l'utiliser pour ton projet sur le squat ?

— Oui, comme une sorte de « cour d'appel burlesque ». Qu'on exprime un peu l'étrangeté politique de cette affaire, ça nous calmera. Tu fais l'intervieweuse.

Mathias commence :

— Émeric Antenac, vous êtes peintre, vous êtes photographe, vous êtes jeune et vous êtes une figure charismatique du « Mouvement des squats d'art ».

— Nous sommes une petite centaine à ne pas vouloir de cette étiquette.

— Ne pas en vouloir ? Émeric Antenac, expliquez-vous !

— C'est que toute forme d'autorité est mal vécue, parmi nous, rapport à la Police de la Pensée Libre.

— La Police de la Pensée Libre ?

— La surveillance de chaque squatteur par tous au nom de la Liberté.

— Vous semblez en colère, Émeric. Pourtant, ce festival, quel élan, quel pied de nez au Système, quel envol créatif !

— Et encore ; vous oubliez les heures inoubliables de discussions pour le faire accepter selon des modalités « acceptables idéologiquement » et l'activité rassérénante de nettoyage qu'il implique.

— Promenons-nous un peu, Émeric, voulez-vous ? Ce que les auditeurs n'ont pas sous les yeux, c'est, à présent, que nous gravissons les escaliers du 76, outre la présence

N°édition : L.01ELJN000577.N001
Dépôt légal : août 2013

